

Le destin de Sylvia Plath



C'était un soir à la radio, nous entendions la voix de Sylvia Plath qu'un ami avait ramenée d'Angleterre. Les poèmes, nous les « connaissons par cœur », mais jamais nous n'avions entendu sa bouche les prononcer, les articuler, syllabe par syllabe. Il y avait beaucoup de silences et nous les écoutions avec une sorte de « suspension ». C'était le rythme que j'attendais : dur, incisif, appliqué et un peu cruel. Les mots tombaient sans effusion ni complaisance, à la recherche d'un mouvement complexe et tendu. Décidément, Sylvia Plath n'était pas la jeune et faible Américaine qu'une certaine mythologie avait créée.

« J'irai vers le nord. J'irai dans la nuit polaire
Je me vois comme une ombre ni homme
ni femme,
Ni comme une femme, heureuse d'être
un homme, ni comme un homme
Assez brutal et assez plat pour ne pas sentir
le manque. Je sens un manque.
Je tiens mes doigts levés, dix piquets blancs
Regarde, l'absurdité filtre et traverse les
jointures
Je ne peux la retenir. Je ne peux pas retenir
ma vie. »

NOUVELLES LITTÉRAIRES (LES), 01/01/1985

Cette vie, elle ne cherchera jamais autant à l'éprouver que dans ses poèmes, mais elle est indissociablement liée au fil des jours, à l'existence. Son expérience n'est pas une expérience formaliste.

En premier lieu il y a le père, « Daddy », sans cesse présent, mort en novembre 1940 alors qu'elle a huit ans. Il est d'origine polonaise, Otto Emil Plath, dont les éducateurs dirent qu'il fut un enfant sérieux et prometteur. Emigré aux Etats-Unis, il étudie dans une école calviniste puis au séminaire qu'il quitte, passionné par le darwinisme et la biologie. Enseignant, il devint vite une « autorité », estimée dans son domaine ainsi qu'en entomologie et linguistique. Lui, qui adolescent était surnommé « le roi des abeilles » pour sa force et sa ténacité, plus tard, curieusement, en fut l'un des spécialistes. Je crois qu'il est cette « apparition en casque vert. En gants brillants, au costume blanc... le boucher, l'épicier, le facteur, quelqu'un que je connais ? », qui, dans un poème de Sylvia, annonce une condamnation, une fin inévitable. Il est, en tout cas, pour elle, le premier corps mort.

Quand sa mère lui apprit la disparition, Sylvia ne dit rien, aucune larme. Elle exigea d'aller à l'école le lendemain et, des années plus tard, elle écrivit :

« Papa, j'ai dû te tuer.
Tu es mort trop tôt —
Marbre lourd, sac plein de Dieu
Affreuse statue avec un orteil gris
Gros comme un phoque de Frisco,
Et la tête dans le capricieux Atlantique
Où il pleut vert haricot sur bleu,
Dans les eaux loin de la belle Nauset
Je priais pour te retrouver.
Ach, du. »

Sylvia, de Boston à Londres, en passant par Cambridge et le Devon, ne cessera d'entretenir un dialogue permanent avec ce père, messenger du malheur mais, aussi, celui qu'il faut rejoindre, pour effacer la douleur originaire. Dans son roman *la Cloche de détresse*, l'héroïne, Esther Greenwood, avant de désirer le suicide, se rend dans une cimetière à la périphérie de Boston. Elle cherche la tombe du père, la trouve enserrée parmi d'autres. Ses jambes cèdent et sans savoir pourquoi, elle pleure et ne peut s'arrêter. « J'ai appuyé ma tête sur la douce surface de marbre et j'ai hurlé ma peine à la pluie froide et salée. » Dans la minute qui suit, elle décide de disparaître : « Je savais exactement comment m'y prendre. » Que désire-t-elle alors ? Retrouver les neuf ans de seul vrai bonheur, qu'elle imagine comme un navire dans une bouteille, beaux, inaccessibles obsolètes ou, de manière plus profonde, s'agit-il d'un « retour à tout », à « un avant-la-naissance », avant le poids trop lourd de la matière.

« Ma mère n'a jamais eu le temps pour pleurer la mort de mon père », semble reprocher Sylvia à cette femme, qui fut à la fois sa confidente et son « ennemie ». Le caractère d'Aurélia Schaubert, puisque ce fut son nom avant d'épouser Otto Plath, est fait d'un mélange de sensibilité et d'attitudes étriquées, petites-bourgeoises et traditionnalistes. Jeune femme, elle étudie à l'Université de Boston, puis enseigne l'anglais avant de retourner à la

faculté où elle rencontre le professeur Plath. Ils se lient d'amitié. Ils se marieront en janvier 1932 à Carson City, Nevada. Dans les premiers mois du mariage, ils travaillent ensemble, ils désirent fonder une famille. Sylvia naît en octobre. Otto déclare qu'il n'attend plus qu'une chose de la vie : un garçon dans deux ans et demi. Toute l'existence s'organise autour des travaux du biologiste. Aurélia s'efface peu à peu, sans mot dire. En 1935, elle donne naissance à un second enfant, Warren celui qui recevra les derniers appels. En 1935, Otto obtient « ce qu'il veut quand il veut ». Père omnipotent, colosse aux fines moustaches.

La famille s'installe à Winthrop, près de Point Shirley sur l'océan. Le paysage de l'enfance n'est pas la terre mais la fin de la terre. Il est fait des collines froides, salées et rutilantes de l'Atlantique. Nous sommes dans la neuvième de bonheur dont parle Sylvia. Le temps est limpide, la mer splendide.

Sylvia court sur les plages, se souviendra Aurélia alors que son mari tombe malade, refuse étrangement de se soigner, jusqu'à la gangrène d'une jambe, l'amputation et la mort due à un diabète avancée. Aurélia parle de destruction lente, de dégradation physique et mentale, de tristesse et de pitié.

Sa mère reprend l'enseignement. Ils déménagent vers l'arrière-pays, Wellesley, une banlieue bourgeoise de Boston. Sylvia, à l'école laïque, collectionne les prix et les bourses. A dix-sept ans elle est ainsi décrite dans l'almanach de son école : « Chaud sourire... Travailleuse énergique... *Bumble*. Boogie Piano spécial... Habile avec de l'encre et des craies... Passe ses week-ends chez « William's » ... Futur écrivain... Les refus de *Seventeen*... »

Elle est admise en 1950 au Smith College dans le Massachusetts. Elle écrit beaucoup, envoie ses textes aux revues, essuie de nombreux refus mais finit par publier nouvelles et poèmes dans *Seventeen*, journal de teenagers. Il semble qu'elle ne puisse attendre que la vie vienne à elle, elle prend les devants. Elle gagne plusieurs concours de fiction dont celui de *Mademoiselle* où écrivent des romanciers qu'elle admire. Elle ne cesse de travailler mais, parallèlement, elle note dans son journal « le cœur de la vie s'est disloqué ».

La revue *Mademoiselle* l'invite à New York. Elle prend le train pour un mois de travail salarié. Chapeau et hauts talons, on pourrait la confondre avec une photo de mode. « Fantastique, fabuleux... toutes les outrances sont permises pour décrire quatre semaines de galas, et de chaos que j'ai passées comme rédactrice invitée. Je vivais dans le luxe du « Barbizon », je rédigeais des textes, je rencontrais des célébrités. »

« Pourvu que le monde ne saute pas avant qu'on ait eu le temps de vivre », s'exclame-t-elle, mais quand le silence se fait, quand la chambre se referme, elle inscrit dans ses lettres et carnets : « Porcs bourrés de fric, publicistes trafiquants... J'ai l'esprit écartelé » ou encore « parfois je me demande qui est moi ». Elle s'ouvre de sa déception à sa famille qui ne comprend pas. « Sylvia exigeait trop d'elle-même », estime son frère Warren.

NOUVELLES LITTERAIRES (LES), 01/01/1985

*Sylvia dans les bras de sa mère Aurelia,
avec son père Otto Emil Plath.
Jeune scout à Wellesley en 1946.
Sylvia à Winthrop en 1936.
Avec son frère Warren et sa mère avant
son départ au Smith College, Massachusets.
Embarquement à New York en juin 1957.*





Retour à Boston, été 1953, « C'était un été étrange et étouffant. L'été où ils ont électrocuté les Rosenberg. » Le monde des journaux lui semble de plus en plus artificiel. Sentiment d'une coupure, d'une séparation d'avec le monde :

« Comme tu tressautes —
Vétéran trépané.
Souillon,
Moignon ».

Elle essaie de lire, d'écrire mais n'y arrive pas. « J'ai rédigé au bluff, deux, trois textes faciles. » La féture est partout, le bonheur simple impossible. Elle ne pourra jamais être Elly Higginbottom, cette jeune femme aux robes blanches et rouges, heureuse et aimée des marins. Dans ces conditions, pourquoi ne pas choisir l'autre terme de la contradiction ? Pourquoi ne pas en finir, se laisser disparaître comme Otto ? « Pour celui qui se trouve sous la cloche de verre, vidé et figé comme un bébé mort le monde lui-même n'est qu'un mauvais rêve. »

« Quelqu'un est fichu. » L'écriture ne peut plus rien. Il faut essayer de mourir pour renaître. Sa mère, inquiète, la pousse à fréquenter les divans et les psychiatres locaux. Elle subit des électrochocs mal administrés. Elle sait ce que c'est maintenant que de « brûler vif tout le long de ses nerfs » ainsi que les Rosenberg. Il s'agit d'organiser une fin nette et rapide. Un après-midi, elle incite sa mère à aller voir un film sur Elisabeth II d'Angleterre. Restée seule, elle s'habille d'un chemisier blanc, d'une jupe verte imprimée et d'un imperméable noir. Elle écrit « je suis partie pour une longue promenade, je rentre demain ». Elle descend à la

cave, elle se cache derrière la chaudière. Drôle de cabane. Elle en masque l'accès par de vieilles bûches. « La terre était douce sous mes pieds nus mais elle était froide. Je me suis demandée depuis combien de temps ce petit carré de terre n'avait pas vu le soleil. » Elle avale les comprimés du flacon de somnifères, resserre son imperméable autour d'elle « comme une ombre secrète » puis se laisse emporter par la vague du sommeil.

« Pas plus gros qu'une mouche
Le signe de la mort
Descend en rampant sur le mur.

Le cœur se ferme,
La mer retombe
On voile les miroirs . . »

Pendant deux jours on croit à l'escapade. On la cherche, jusqu'à ce que Warren entende des halètements. On la trouve. On l'amène à l'hôpital. On la sauve.

Plus tard, elle évoquera un silence « polissant sa surface comme une eau noire qui se referme, après la chute d'un caillou ». Elle parlera d'un cauchemar de faisceaux lumineux, d'un grondement jusqu'à ce que tout se taise. Quand elle se réveille, ses premiers mots sont selon sa mère, « Ah non ! non... » Aux reproches des siens, elle répond « c'était mon dernier geste d'amour. Je voulais vous débarrasser d'une personne souffrante. » Défaire un être qui ne convient pas, un corps d'apprentissage qu'il faut biffer, raturer, dans l'espérance d'une métamorphose. La scène de l'écriture est plantée :

« Mourir
Est un art, comme toute chose
Je le fais exceptionnellement bien. »

La vie et les poèmes vont porter ce mouvement de suppression, ce travail de « change » qui vise à faire advenir. Choisir cette voix ne va pas sans difficultés, sans conflits, sans reniements et nouvelles promesses.

Pour l'instant, à vingt et un ans, elle le vérifie dans les traitements psychiatriques, les séances d'électrothérapie « Wheeeee-eeee-ee-ee, cela me vrillait à l'intérieur comme dans un espace parcouru d'éclairs bleus et à chaque éclair de grandes secousses me rossaient jusqu'à ce que je sente mes os se briser... je me suis demandé quelle chose terrible j'avais bien pu commettre. »

*

Reprendre, recommencer, la régénération vient peu à peu. Elle quitte l'hôpital pour rejoindre le Smith College. Les succès reprennent. Elle abandonne sa thèse sur Joyce. Elle la change en une analyse de l'ambivalence des personnages chez Dostoïevski. Ses amis disent qu'elle cherche à obtenir une véritable compétence dans tous les domaines qu'elle aborde. Sylvia s'analyse. Elle se compare à une plante marine, solidement attachée aux rochers mais dont les tiges oscillent d'un côté à l'autre. Elle se juge « conventionnelle et puritaine ». Elle se fait teindre les cheveux, un jour elle ressemble à Marilyn, un autre à Charlotte Brontë. Enfin, elle part pour Cambridge avec une bourse Fulbright, elle est heureuse,

NOUVELLES LITTÉRAIRES (LES), 01/01/1985

« Je suis capable de rire si une occasion me motive » ... « Il me manque l'amour de la solitude », « J'espère n'avoir aucune cicatrice ni au corps ni à l'âme », « J'ai l'impression que je marche dans un rêve », « Inutile de dire que c'est merveilleux d'être de retour ». Elle s'embarque pour l'Angleterre après avoir écrit « J'ai besoin de ce qu'il y a de plus impossible, quelqu'un qui m'aime quand je me réveille la nuit ». Ce sera le poète anglais Ted Hughes qu'elle épouse le 16 juin 1956. Il lui reste moins de sept ans à vivre. Elle écrit « nous nous ébattons dans les mots ». Elle signe ses missives « ta fille qui chante ». Elle dit à nouveau « oui ». En Ted, il y a la voix et la puissance certes, mais Sylvia n'oublie pas qu'elle désire être une femme poète qui laissera le monde pantois. C'est *le Faucon sous la pluie*, le livre de son mari, qui sort le premier. Elle en est profondément heureuse. Leurs voisins confient qu'elle se dévoue à Ted. « Nous serons des vieillards fabuleux », écrit-elle.

*

Peu avant leur départ pour l'Amérique, l'inquiétude renaît. Elle était déjà présente dans cette lettre de Cambridge du 9 mars 1956 : « Le cœur de mes tourments au cours du trimestre passé réside en ceci : j'ai été amenée à reconnaître qu'en dépit de ma volonté de détachement je suis captive d'un amour, dont la puissance dépasse toutes les considérations extérieures de ce monde, pour parvenir à ce que nous pouvons saisir de l'éternel.

... J'ai changé d'attitude : c'est par morceaux que je distribue cet amour, ce désir immense de donner (mon problème n'est pas tellement d'être aimée) ; j'ai besoin « d'offrir », et je me sens étouffer quand personne ne se trouve à la hauteur de mon intensité) en dose homéopathique autour de moi : pour une minute j'ai fait une personne de la machine qu'est la petite bonne femme dans les WC du métro et je l'ai serrée contre moi ; le bonhomme tout tordu qui vend du pain de malt ; le petit garçon avec son chien noir qui a uriné sur une mare de cygnes blancs ; et tous ceux qui m'entourent.

... Je veux que tu comprennes la complexité et la difficulté de mes batailles, mais je fais front sans le moindre désespoir, luttant avec des anges et apprenant à endurer l'inévitable conflit qui est notre lot tant que nous vivons vraiment. J'acquiesce de la force dans la pratique. Les douleurs de la naissance sont la rançon de toutes les visions de beauté et de monde nouveau qui montent en moi. La notion de perfection dans le bonheur et dans l'adaptation a éclaté dans *le Meilleur des mondes* ; je me bats pour pouvoir proclamer le « droit au malheur » allié à la joie de l'affirmation créatrice... ».

Sylvia retourne enseigner au Smith College. Une des deux ou trois meilleures chargées de cours ayant jamais enseigné la littérature, ici, affirment ses collègues. Cependant, Sylvia confie : « Ce n'est pas une vie pour un écrivain de passer son temps à corriger soixante copies sur Hawthorne, je rêve d'écrire mes propres poèmes... Je n'aime pas discourir sur D.H. Lawrence... Je préfère le lire. »

En 1958, elle abandonne l'idée de professer et de faire carrière à l'Université. « Nous ferons des petits boulots pour les sous et le pain et surtout nous écrirons. »



Avec son mari, le poète anglais Ted Hughes.

Le mariage dure depuis deux ans et ils s'installent à Beacon Hill dans le plus grand dénuement. Les manuscrits signés Plath sont régulièrement refusés. Le couple rencontre le poète Ann Sexton. Sylvia reparle de suicide. Les deux femmes s'amuse à imaginer toutes les méthodes possibles pour s'ôter la vie.

Ted occupe de plus en plus de place dans l'existence de Sylvia et l'on pense à cette lettre écrite à sa mère, des années plus tôt. « Sur le plan physique je veux un colosse... sur le plan mental, je veux un homme qui ne soit pas jaloux de ma créativité dans tout domaine autre que les enfants. J'ai toujours envisagé le mariage sous un angle rationnel et pratique... je ne laisserai pas des marmots piailleurs, nourris au sein, entraver la poursuite de mes études et mes voyages à l'étranger. Les suites de relations amoureuses mettraient un frein à ma liberté créatrice et je n'ai pas l'intention d'être freinée. »

*

Curieusement elle oublie ses appréhensions. Elle oublie la peur panique qu'elle éprouvait devant les nouveau-nés, « un très jeune bébé peut être si bizarre, si à vif ». Terreur exprimée dans les mots terribles de *la Cloche de détresse* : « ... finalement à travers la fente épilée, brillante de désinfectant, j'ai vu entre ses jambes apparaître une chose sombre et duveteuse... Mais je ne sais trop pourquoi, la tête du bébé s'est coincée et le docteur a expliqué à Will qu'il fallait inciser. J'ai entendu les ciseaux se refermer sur la peau de la femme comme sur du tissu et le sang s'est mis à couler, d'un rouge noble et brillant. Tout d'un coup le bébé a semblé jaillir entre les mains de Will, il était bleu comme une prune, saupoudré d'un truc blanc, zébré de

NOUVELLES LITTÉRAIRES (LES), 01/01/1985

sang... » Le couple rentre en Angleterre. Une petite fille, « Frieda », nait en 1960. Par une étrange ironie du sort, le premier recueil de Sylvia Plath paraît quelques mois plus tard : *le Colosse*. Derrière le titre se profile Ted, le mari, et surtout Otto, le père :

« C'est là sa peur - la peur
que son âme à lui frappe, frappe toujours
contre cet esprit hébété qu'est le sien. »

Ted Hugues publie la même année *Lupercal*, qui obtient un grand succès et lui permet de devenir l'une des personnalités marquantes de la poésie anglaise. Le livre de Sylvia est accueilli plus discrètement et c'est Ted qu'on visite. Les étrangers ne voient généralement en elle qu'une jeune mère de famille, américaine charmante, un peu distante. Elle ne peut s'empêcher, lors de leur première rencontre, de faire remarquer à Alvarez, critique de *l'Observer*, qu'elle écrit aussi et qu'il a fait publier, voilà quelques semaines, l'un de ses poèmes :

« Ce n'était pas un cœur qui battait
Ce grondement assourdi, ce résonnement
lointain... »

Alvarez s'en souvient comme un texte sur des forces masculines, menaçantes, qu'il y avait lieu de redouter. Ce danger, cette peur n'apparaît pas, de façon claire, dans la vie du couple. « Ted est l'être bien entre tous. » Ils habitent alors un appartement-corridor, minuscule mais animé et agréable.

Ils se partagent une pièce pour travailler. Sylvia prend l'habitude de l'occuper entre quatre et cinq heures du matin. Là, plus de ménage, plus de bébé. Ses poèmes continuent d'être publiés dans *l'Observer*. La vie semble réglée. Mais elle fait une fausse couche. Le cadavre de son fils est là, dans son

Sylvia et Nick en décembre 1962



corps, comme elle imagine conserver celui de son père. Le poème est là aussi,

« Je me retrouve. Je ne suis pas une ombre
Bien qu'il y ait une ombre qui parte de mes
pieds. Je suis une épouse.
La ville attend et a mal. Les petites herbes
Craquent à travers la pierre, et elles sont
vertes de vie. »

Peu après la famille quitte Londres. Elle s'établit dans le Devon. « En un endroit semblable à un être humain qui réagit au moindre attouchement. » Sylvia se sent bien. Elle aime ce manoir, ces pierres, ce village qu'Alvarez trouve mélancolique. Elle l'emmène contempler un lieu qu'elle a choisi, qu'elle habite de ses rêveries. Elle lui présente, près du cimetière, une construction, un énigmatique tumulus préhistorique.

« Le tumulus, même à midi, monte la garde
sur son ombre noire
Tu me sais moins constante
Fantôme de feuilles, fantôme d'oiseaux.
Je fais le tour des arbres tordus. Je suis trop
heureuse. »

Ce bonheur, c'est le bonheur de produire, à nouveau, des poèmes dont elle sent la réussite.

C'est de voir se constituer les chapitres de *la Cloche de détresse*. Tout ce travail s'accompagne de prix et de bourses. Sylvia a le sentiment de déjouer l'importance sinistre des petites choses. Elle donne naissance à son deuxième enfant, « Nicolas ». Elle parle. Elle s'égale à Ted. Elle est devenue sûre d'elle-même. Sa personnalité imprègne la maison.

Dans ses lettres, elle écrit : « ne plus faire les lits, ne plus laver des assiettes, j'ai envie de printemps, j'ai l'impression de commencer à écrire ». Sa mère vient les voir durant l'été 1962. Sylvia, grâce à sa présence, espère s'échapper, regagner sa part de sommeil, partir avec Ted. Aurélia nous apprend que rien de tout cela ne s'accomplit. La tension dans le couple est extrême. Sylvia a eu un étrange accident d'automobile dont on saura, plus tard, qu'il fut l'une de ses multiples tentatives symboliques pour effacer ce corps d'échec et de conflit. « La perfection est possible affirme Sylvia, je la trouverai », mais rien ne s'accorde plus entre elle et Ted.

En août, elle déclare à sa mère « J'ai tout ce dont j'ai rêvé : un mari merveilleux, deux beaux enfants, une belle maison, j'ai vraiment tout ce dont j'ai rêvé ». En septembre, les deux écrivains se séparent. Un peu plus tard elle écrit : « J'en arrive même à apprécier les quelques frustrations de cet exil tant culturel qu'humain. Je fais un poème tous les matins, des choses extraordinaires et dès que la nourrice sera installée, j'essaierai de rédiger ce roman formidable (le deuxième) dont je meurs d'envie et ne me dis pas que le monde a besoin de trucs gais ! En sortant d'un Belsen (physique ou psychologique), on n'a rien à faire des petits oiseaux qui continuent à faire cui-cui, on préfère savoir que quelqu'un d'autre est passé par là, a connu *le pire*, ce qu'on ressent alors. Par exemple, ça m'aide beaucoup plus de savoir qu'il y a des gens divorcés qui souffrent l'enfer plutôt que d'entendre parler de mariage heureux. Il n'y a qu'à laisser *Femmes*

NOUVELLES LITTÉRAIRES (LES), 01/01/1985

d'aujourd'hui radoter sur cela. » « Qu'on ne s'imagine pas que je suis une pauvre épouse campagnarde », lance Sylvia. Elle achève *la Cloche de détresse* qui est accepté chez Heynemann. Malgré les enfants et les difficultés, elle ne cesse de travailler ses textes. Elle se souvient des leçons de l'écrivain américain Robert Lowell qui, après avoir tourné le dos au formalisme, puisa sa force d'écrire, son désir d'œuvre profonde, « réelle », dans les événements de sa propre vie.

Elle se fixe tâche sur tâche. Elle compose les poèmes d'*Amel*. Tout va très bien, tout va très vite. Elle revient à Londres et miracle ! signe de connivence, elle trouve un appartement qu'habita le poète Yeats. « La rue et la maison que j'ai toujours rêvé d'habiter », dit-elle, et encore « quel bonheur ! d'exister sans Ted, je ne vis plus dans son ombre. C'est douloureux d'être plaquée mais Dieu merci, j'ai mon œuvre... je suis peut-être pauvre par le compte en banque, mais tellement plus riche pour le reste. » Comme à son habitude, elle écrit chaque matin, à l'heure du laitier. Tout n'est pas facile, ses amis remarquent sa maigreur extrême. L'angoisse fait de violentes apparitions. Elle note « Je n'ai personne. Coincée comme au fond d'un sac. Pas d'oxygène. Je vais avoir besoin de protection ». Mais elle s'imagine en lutteuse. Elle a la certitude d'une vie passionnée. Une fois de plus, elle affirme « je commence ma propre vie, ici ». Tout est prêt pour que « l'autre » qu'elle cherche depuis toujours adienne enfin. Il n'a jamais été aussi proche.

« J'ai recommencé
Une fois tous les dix ans
Je parviens à le faire
Une sorte de miracle ambulante...
Et je serai une femme souriante
Je n'ai que trente ans
Et comme le chat, j'ai neuf morts à vivre
Celle-ci est la troisième »

Tout est donc en place pour qu'elle accomplisse les gestes. A nouveau. Elle les fait par un matin d'hiver comme Londres n'en avait pas connus depuis longtemps. Glacial. Elle ouvre le gaz, l'adresse du docteur dans la main. Elle s'est toujours vécue comme une survivante. Elle espère, en ces rites déjà éprouvés, la vie nouvelle : « C'était comme si ce que je voulais tuer ne résidait pas dans cette peau blanche, ou sous le léger poulis bleuté qui tressautait sous mon pouce, mais quelque part ailleurs, plus profondément, plus secrètement, beaucoup plus difficile à atteindre. » Mais cela, seul *le poème* peut le faire. Le gaz n'a laissé qu'un corps étendu. Celui de Sylvia Plath. Auteure de *la Cloche de détresse*, qui, en ce 11 février 1963, venait de paraître depuis un mois, ainsi que les dictionnaires l'indiquent.